

Les droits de la plante : un peu d'humanisme

par André TERRISSE (*)

A Madeleine REBÉRIOUX, Présidente de
la Ligue des Droits de l'Homme, en souvenir
de quelques promenades à travers les
paysages minéraux de la haute Cerdagne.

• Entre la protection d'une petite plante et celle de l'homme, je choisis l'homme », déclare le maire de Quimper (*Ouest-France* du 19 octobre 1992), quand un projet immobilier vient d'être bloqué parce qu'un botaniste (R. LE BORGNE, membre de la S.B.C.O.) s'est aperçu que le terrain convoité abritait une espèce végétale protégée au niveau national : *Drosera rotundifolia*. Voilà un argument qui est devenu banal dans la bouche des hommes politiques quand les "écologues" prétendent contrecarrer leurs projets d'expansion économique. Remarquons que si la plante est "petite" (la presse régionale reproduit à plusieurs reprises, dont une fois en l'inversant, comme dans un miroir, une photographie du maire de Quimper armé d'une loupe), le projet est certainement grandiose ; quant à la "protection" dont l'homme est supposé avoir besoin, en l'occurrence, il s'agirait plutôt d'expansion !

Mais au nom de quels principes peut-on demander à cet homme, dont les intentions sont certainement sincères, de renoncer à un projet qui est la justification même de sa fonction ? Quelle disproportion, entre la petitesse de la plante et la majesté des bâtiments chargés de représenter symboliquement l'importance du maire et de sa commune !

A l'opposé, voici un fait d'apparence minime, dont les conséquences peuvent être bénéfiques : plus d'une fois, j'ai vu, lors d'une sortie botanique, un jeune enfant briser de sa baguette des tiges fragiles. Il se trouve toujours quelqu'un alors pour lui expliquer qu'il ne devrait pas faire cela, qu'il faut "respecter" les plantes.

Brève leçon, mais qui peut avoir des conséquences heureuses, car les parents eux-mêmes prennent conscience tout à coup de ce que ce geste, qu'habituellement ils ne remarquent pas, présente ici, dans cet environnement, d'inconvenant. Il est permis d'espérer que, par la suite, ils en tiennent compte : un fait minime peut parfois initier un changement durable de comportement.

Cette leçon discrète, dans la mesure où elle s'adresse à des enfants, même

(*) A. T. : 3, rue des Rosées, 17740 SAINTE-MARIE-DE-RÉ.

si, en fait, elle est destinée aussi aux adultes qui en sont responsables, ne suscite pas de réaction défavorable, et elle peut se répéter à l'occasion d'autres gestes inutilement irrespectueux à l'égard de la nature : cueillir des fleurs pour en faire un gros bouquet dont, souvent, on se débarrassera avant même d'être rentré chez soi (les fleurs étant fanées, ou sentant mauvais, ou simplement par saute d'humeur !) ; retourner des champignons parce qu'on pense qu'ils "ne sont pas bons", ou même simplement pour vérifier qu'il ne s'agit pas d'une espèce qu'on estime ; ou en ramasser beaucoup plus qu'on ne pourra en consommer, le surplus finissant à la poubelle ; ou casser les branches des framboisiers sauvages pour récolter plus facilement les quelques framboises mûres ; ou écraser, en se couchant sur le sol pour prendre une photo d'orchidée, d'autres plantes fragiles (y compris parfois des orchidées de la même espèce !), ou retourner, sans les remettre en place, les pierres découvertes par la marée, sur les "banches". On pourrait allonger presque indéfiniment cette énumération ; ajoutons simplement un dernier exemple de brutalité inutile à l'égard de la végétation, qui n'est pas le fait des particuliers, mais dépend des pouvoirs publics : l'arasement des bermes sous prétexte de faciliter la visibilité pour la circulation automobile ; à l'origine de cette pratique, il y avait une louable préoccupation, mais elle a rapidement dévié de sa raison d'être originelle, car en hiver l'herbe ne pousse guère, mais comme on ne peut laisser chômer le matériel et les employés on poursuit le "nettoyage".

Encore faut-il préciser que les bonnes intentions ne suffisent pas : sur la couverture de l'album "Chemins d'Aubrac" (Ed. du Rouergue, 1987), les auteurs, sans doute sincèrement amoureux de cette région et de sa nature, ont placé la photographie de deux enfants portant chacun un gros bouquet de jonquilles !

Mais au nom de quelle morale ces actes peuvent-ils être condamnés ? Quel principe invoquer pour convaincre le maire de Quimper et la majorité de ses administrés, lecteurs de la presse régionale, de modifier leur projet d'urbanisme pour laisser vivre cette petite plante carnivore ?

Je pense que, malheureusement, il n'y a pas de justification **logique** au respect de la nature.

Dans un ouvrage qui a eu un certain retentissement, en cet automne 1992, *Le nouvel ordre écologique*, l'auteur, L. FERRY, passe en revue toutes les positions philosophiques qu'il est possible d'adopter à l'égard de l'environnement : la lecture d'un tel ouvrage est décourageante : on a l'impression que tout peut se dire et se "justifier" logiquement sur ce sujet, et que l'auteur se débarrasse de vous en vous classant dans une des catégories qu'il a définies ; heureusement, de temps en temps, il échappe au piège qu'il s'est tendu à lui-même comme aux autres et on est soulagé quand - rarement - il prend parti, et dit "je", même si alors son point de vue -subjectif- est différent du vôtre.

En fait, malgré le titre donné à ces notes, je sais bien que les plantes n'ont pas de "droits" et si je prétends qu'il faut les respecter, c'est à la suite d'une sorte de pari : je parle sur la cohérence des hommes, et j'inverserais volontiers les termes de cette appréciation portée par Pascal BRUCKNER sur l'ouvrage de Luc FERRY : « A ceux pour qui le respect de la nature passe nécessairement par l'amour des hommes... ». Je croirais surtout que l'amour des hommes passe

nécessairement par le respect de la nature.

Je pense que notre manière d'être envers les autres ne peut être que globale ; et les **autres**, ce ne sont pas seulement les autres hommes, mais les animaux, et pas seulement les animaux domestiques, que nous aimons seulement à mesure de leur ressemblance humaine, mais aussi ceux que nous qualifions de "sauvages", voire parfois de "nuisibles", pour justifier leur élimination ; et aussi les végétaux, et pas seulement les plantes et les arbres que nous cultivons uniquement pour servir nos intérêts, mais aussi toute la végétation spontanée et même, dans une certaine mesure, le minéral. Je viens de revoir, à la télévision, un vieux film en noir et blanc, de John HUSTON, "Le Trésor de la Sierra Madre". Trois aventuriers, chercheurs d'or, vont quitter le site qu'ils viennent d'exploiter fructueusement. Voici le dialogue échangé par le bon (joué par Walter HUSTON, le père du réalisateur) et le méchant (Humphrey BOGART) ; le troisième, le jeune, écoute :

« — Il faut une semaine pour remettre la montagne en état.

— Faire quoi ?

— La remettre comme elle était.

— Je pige pas.

— On l'a blessée. Il faut la soigner, on lui doit bien ça. Si vous m'aidez pas je le ferai seul ». Et ce n'est peut-être pas tout à fait un hasard si le site se nomme la Sierra Madre, la "Chaîne [de montagne] Mère" !

C'est ainsi que les peuples que nous qualifions de "primitifs" s'excusent auprès de l'animal qu'ils vont devoir tuer pour se nourrir, et on peut dire que c'est par cette attitude qu'ils exercent leur liberté d'hommes. A l'opposé, faut-il s'indigner, comme le fait CAVANNA ("*Coups de sang*", ch. 1, p. 9 à 11, "Ils l'ont fait !") qu'à l'occasion d'une manifestation pour la défense du monde paysan, les manifestants n'aient pas hésité à lâcher dans les rues des villes des moutons après les avoir arrosés d'essence et avoir mis le feu à leur toison ? Mais CAVANNA se trompe : ce ne sont pas des paysans, qui ont commis cet acte, ni même des éleveurs, mais — aboutissement d'une évolution dont ils ne sont pas responsables — des "producteurs" de moutons ! C'est pourquoi le sociologue P. BOURDIEU (*La misère du monde*, 1993, p. 521) assimile de tels actes aux « extrémités d'une sorte de sacrifice suicidaire ». Quel rapport entretient-il avec la terre, le jeune agriculteur enfermé dans son tracteur, qui met sur ses oreilles le casque du walkman pour se couper encore plus de son environnement immédiat - et tenter d'échapper à une monotonie dont il est, par force, l'auteur ! Il ne s'agit pas ici de regretter l'époque où la bergère pouvait nommer chaque bête de son troupeau, où le cultivateur reconnaissait chaque pierre de sa vigne, chaque arbuste de ses haies, il s'agit de rappeler qu'en quelques dizaines d'années, les rapports avec la nature des gens qui autrefois en étaient les plus proches, les paysans, ont été totalement pervertis. En réalité, il n'y a plus de paysans. Et puisque ni les animaux ni les plantes ne sauraient faire valoir leurs droits, c'est aux hommes qu'il revient, en quelque sorte, de rédiger une "déclaration des devoirs de l'homme envers la nature" !

En fait, pour essayer de justifier cette attitude, plutôt qu'à l'écologie, qui est une étude de notre environnement, je ferais volontiers appel à une pratique, à l'**économie**, au double sens de ce mot, étymologique et habituel : le gouvernement

de la maison, sans gaspillage ; en somme, une gestion rationnelle de la planète ; nous en sommes loin, et je ne me fais guère d'illusions !

Les idéologies qui, dans le monde occidental, en ce XXe siècle, ont fourni à nos sociétés la justification de leurs conduites, ont fait de l'homme le maître de la planète (personne n'ose plus dire "de l'univers" !) : pour les marxistes, il n'a de comptes à rendre qu'à lui-même, pour les chrétiens, il est le représentant de Dieu sur la terre. Quant au libéralisme, morale politique dominante en cette fin de siècle, ce qu'il libère surtout ce sont les instincts de domination et de possession !

Même les intellectuels sont des politiques, sinon au sens habituel du terme, du moins dans son sens étymologique : ce sont des hommes de la "polis", c'est-à-dire, en grec, de la ville. Ainsi SOCRATE, se promenant sur les rives de l'Ilissos, aux portes d'Athènes, n'y voyait qu'un cadre agréable : la fraîcheur de l'eau et du gazon était propice au fonctionnement de sa dialectique. Même J.-J. ROUSSEAU, quand il ne récoltait pas des plantes pour la confection de son herbier, trouvait dans le calme de la nature un cadre favorable au déroulement de ses "rêveries" ! Dans son journal, S. de BEAUVOIR parle des longues promenades à pied où elle entraînait J.-P. SARTRE : on peut imaginer l'état d'esprit de ce dernier en constatant que pas un seul mot, dans son oeuvre, ne se rapporte à la nature (au sens que les botanistes donnent à ce mot).

Je renouvelle pourtant mon pari : la curiosité et le respect que le géologue manifeste à l'égard du monde minéral, l'ornithologue envers les oiseaux, le botaniste envers les plantes, ne sont pas fondamentalement différents de l'intérêt et des sentiments que chacun de nous devrait ressentir pour les autres hommes.

Il n'est jamais bon de vivre replié sur soi-même. Or il y a bien des façons, pour l'homme, de se refermer sur soi : sans les assimiler tout-à-fait, on peut légitimement comparer l'attitude de l'écrivain qui affirme ne pouvoir écrire que plongé dans un bain musical d'auteurs classiques à celle du jeune agriculteur qui mène son tracteur avec le casque sur les oreilles, écoutant en permanence les "boum-boum" de la radio locale, entrecoupés de "réclames" pour les magasins du bourg ou les bals de fin de semaine ! Même comportement chez le collégien qui parcourt ses trajets quotidiens, à pied en mobylette ou en bus, avec le walkman sur les oreilles ; ou chez le "citoyen" de tout âge ou de toute condition qui passe tout le temps de ses loisirs l'oeil rivé sur l'écran de la télévision, cet écran qui cache le monde plus qu'il ne le révèle !

Est-ce à dire que nos ancêtres avaient de la chance, de ne connaître ni la télévision, ni le walkman, ni le "CD" ? Composant ce discours "rétro" sur un ordinateur, je n'irai pas jusqu'à le prétendre ; mais, comme l'a très bien dit Boris VIAN : « Jamais je n'ai pu me contenter de la logique du blanc ou du noir, ou de la logique à deux valeurs, c'est absolument insuffisant ; si une chose n'est pas blanche, elle peut être noire, évidemment, mais elle peut être également d'un tas de couleurs très différentes ». Cet outil merveilleux, qui me procure une si grande liberté dans l'écriture d'un texte, devient un engin diabolique quand il permet de conférer une apparence de personnalisation aux prospectus qui emplissent ma boîte aux lettres et qui m'annoncent, avec mon nom écrit en lettres énormes, que j'ai gagné un magnifique cadeau ; et je n'oublie pas qu'on détruit des forêts

pour cela. Mais je voudrais ne pas avoir à choisir entre l'éclairage à la bougie et la bombe atomique, il y a sûrement d'autres choix possibles qu'entre le progrès à tout prix et le mode de vie de nos ancêtres. Je formule donc un nouveau pari, c'est qu'on peut concilier l'épanouissement de l'homme avec le respect de la nature.

Malheureusement, si l'homme veut échapper au cocon climatisé à l'intérieur duquel il vit en ville, s'il veut retrouver les éléments naturels autrement que par procuration, il trouve sur son chemin vers la mer, la montagne ou la campagne bien des perversions, qui vont des "marinas" aux "domaines skiables" en passant par les chasses privées en Sologne, et on pourrait faire une étude sur l'utilisation de la nature dans la dénomination des lotissements périurbains, le comble étant atteint par un complexe hôtelier qui s'intitule "l'orée des greens" !

A quoi sert d'invoquer les plantes et les animaux pour nous aider à supporter un environnement qui (par notre faute) nous est devenu de plus en plus hostile, malgré les progrès du confort matériel, dans nos sociétés occidentales ? N'entraînons pas les autres formes de vie dans notre penchant à l'autodestruction.

Ne prenons pas comme alibi le principe de priorité, évoqué tout aussi bien par telle nationalité ou telle race pour en dominer une autre que par les hommes pour imposer leur loi au reste du monde et le piller. Nous avons cru longtemps que le mode de vie de nos sociétés occidentales constituait un modèle qui, dans l'idéal, pouvait être étendu à l'ensemble de la planète. Nous savons maintenant que c'est absolument impossible et que notre façon de vivre est un privilège qui n'est pas généralisable.

Notre brutalité (ou au mieux notre indifférence) à l'égard des autres êtres vivants n'est pas un signe de bonne santé mentale pour nos sociétés, pas plus que, pour chacune d'elles, son animosité à l'égard des autres ! Elle traduit plutôt notre volonté de puissance, qui fait que nous avons tendance à tout vouloir nous approprier, ou du moins à ne nous intéresser qu'à ce qui nous est utile. Dans notre pratique botanique tout au moins, nous essayons de prendre en compte les plantes pour elles-mêmes ; et quand nous les classons, ce qui est l'essentiel de notre pratique, ce n'est pas pour nous en débarrasser, mais pour mieux les reconnaître : nous les rendre familières, c'est aussi leur accorder notre estime.

Si nous avons vécu jusqu'à maintenant à peu près en harmonie avec les autres êtres vivants, c'est par force : nous n'avions pas les moyens de leur porter des coups sérieux, ne connaissant ni le fusil, ni le bull-dozer, ni la fission de l'atome ; la puissance de l'homme, ou plutôt le mauvais usage qu'il fait de cette puissance, est dangereuse, aussi bien pour lui-même que pour sa "maison", la planète : sans le garde-fou du réel, la raison raisonnante s'emballa et tourne à vide ; l'art et l'artisanat se sont "avachis", depuis que la matière ne leur résiste plus ; victime de sa propre puissance, la création "s'affole", il lui manque désormais ces "gènes exquises" dont parlait le poète P. VALÉRY ; c'est le règne du moulé, reproduit à des milliers d'exemplaires, du tissu imprimé, du non tissé, des images synthétiques, des clones, des élevages en batterie, des mornes étendues de labours, des alignements de conifères. Mais surtout, il est devenu facile de tuer, de détruire.

Ne nous comportons pas maintenant avec le reste de la planète comme l'ont fait jadis, à l'égard des Indiens habitants du Nouveau Monde, les conquérants

espagnols et portugais. Ne nous laissons pas aller à des comportements d'hommes égoïstes imbus de leur puissance. Il est bon que, de temps à autre, le regard de l'intellectuel se détourne de la vision narcissique de lui-même pour accorder un peu d'attention au monde qui l'environne et peut-être, ce faisant, son regard croisera-t-il celui de "l'autre".

Le politique tend à dominer et à s'appropriier le monde ; l'intellectuel reconstruit le monde selon ses rêves ; le naturaliste prend (et comprend) le monde tel qu'il est.

Essayons de mettre en pratique cette recommandation formulée au début de ce siècle par un maître à penser qui n'est plus guère à la mode : « ... ma vraie devise d'homme : me penser moi-même le moins possible, et penser toutes choses » (ALAIN, *Propos*, 25 avril 1909). M'inspirant de cette forte devise, je ne crois pas que ce soit trahir l'**humanisme** que de réclamer aux hommes, pour les plantes, des **droits** !